



PARIS



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

BERNARD-HENRI LEVY

BHL l'Américain

Le plus médiatique des intellectuels français ne laisse personne indifférent, ni les alliés ni les ennemis. Après six pamphlets contre lui en 18 mois, et cette conquête « historique » du public américain, il agace et fascine toujours. « Expliquant » leur pays aux Américains et dénonçant l'antiaméricanisme français. « Les sursauts ultraconservateurs, dit-il, sont des batailles d'arrière-garde : la révolution démocratique américaine est irréversible. »



LE QUINZE MARS 2006

COLLABORATION SPÉCIALE

PARIS — Il faut se résigner : Bernard-Henri Lévy est, une fois pour toutes, l'écrivain français le plus médiatique de ces dernières années. Et donc perpétuellement controversé. Il n'y a pas beaucoup d'intellectuels parisiens qui dédaignent la publicité ou les invitations à la télévision ou qui négligent d'entretenir leurs réseaux d'amitiés. Mais BHL a cette particularité agaçante de battre tout le monde à plate couture sur le terrain de la gloire et de l'influence.

Il tient une chronique hebdomadaire au *Point*. Il est à la direction de la chaîne culturelle télé Arte. Il a été président de la commission d'avance sur recettes du cinéma. Il a, ou avait, ses entrées privilégiées au *Monde*. Villepin ou Sarkozy, entre autres célébrités politiques, le consultent et le fréquentent. Il compte parmi ses intimes François Pinault, l'un des hommes les plus riches du pays. Ou la famille Lagardère, qui règne sur une partie des grands médias français. Et, par-dessus le marché, il est riche, propriétaire du palais Getty à Marrakech, d'un grand appartement à Tanger, de 300 mètres carrés au boulevard Saint-Germain. Entre autres. La seule question étant de savoir si, après héritage paternel, il est assis sur 300

ou 500 millions d'euros. Dans ce pays de tradition catholique qui n'aime pas l'argent (qui se voit), c'est presque une provocation. En tout cas, tous ces éléments mis bout à bout lui ont valu six pamphlets hostiles dans les deux dernières années.

Même s'il lui est arrivé une fois ou deux d'aller au tapis (pour son film avec Alain Delon...), BHL, cette fois, vient de réussir ce qu'aucun Français n'avait réussi avant lui : publier aux États-Unis un ouvrage aussitôt devenu un best-seller, qui aurait aujourd'hui dépassé les 100 000 exemplaires et qui figure parmi les listes des meilleures ventes des quotidiens de New York, Boston ou Los Angeles. Pour ce faire, il avait l'appui de la prestigieuse *Atlantic Monthly*, celui de ses « amis » de New York, Lauren Bacall, Salman Rushdie, ou l'ancien ambassadeur clintonien Felix Rohatyn. Il a donné des conférences à guichets fermés à

la New York Library (4000 personnes en trois jours), et n'a même pas hésité à faire des *morning men* lourdauds de l'Amérique profonde — ce qui lui a valu quelques reportages ironiques en France. Mais, en bien ou en mal, l'important c'est qu'on en parle : précédé de son triomphe

outré-Atlantique, *American Vertigo* a naturellement grimpé au troisième rang des meilleures ventes de *L'Express*. Les chiens ont beau aboyer ici et là, la caravane de BHL passe et poursuit sa marche triomphale.

Dring, bzzz

Pour parler de son livre, le rendez-vous est pris à son appartement du boulevard Saint-Germain, ce fameux appartement de 300 mètres carrés ou plus, qui est un signe extérieur de richesse à lui tout seul et n'a jamais fait l'objet de reportages photo dans les magazines. Surtout pas de photographe ! a précisé l'attachée de presse.

Vous sonnez, un maître d'hôtel



oriental en livrée vous ouvre et vous introduit. Salon immense, beaucoup moins *design* que ce que vous pouvez attendre. Plutôt le décor d'un riche héritier bohème : une multitude d'objets précieux et de sculptures, apparemment plutôt marocains. Un tableau étrange au mur, à mi-chemin entre Chagall et un vague surréalisme tchèque. Un tapis oriental, probablement de grand prix, mais usé.

Un pas étonnamment lent se fait entendre. Le maître de maison fait son apparition. On passe dans un autre salon, qui est en partie une sorte de bureau avec ordinateur, mais qui n'a pas l'air de vraiment servir. Du thé pour tout le monde. On s'installe. BHL garde en permanence à la main un petit monstre électronique qui appelle, passe des messages écrits ou enregistrés et des

images. Ça fait dring ou bzzz à tout bout de champ. Dring, c'est « Jean-Paul » (Enthoven), ami de toujours et pilier de Grasset, on parle de chiffres de vente, des activités d'« Arielle » (Dombasle, M^{me} BHL). Bzzz, c'est un texto, ou un message téléphonique. Ou alors, au milieu d'une phrase, c'est lui qui appelle : « Réservez-moi une table chez Rebuchon (au Pont-Royal) à 13 h 10. Si ce n'est pas sûr, une table au Montalembert... »

On parle tout de même de son livre. Bon, il a été démolé — « par un humoriste du Minnesota, de l'Amérique profonde » — dans le *New York Times* et critiqué ici ou là aux États-Unis. Mais on ne saurait dire qu'il a été universellement éreinté par les médias américains. Ce serait plutôt le contraire.

« Ce livre, dit-il, je l'ai bien entendu d'abord écrit pour les Américains. Je leur ai tendu un miroir, de manière à provoquer un débat. Contrairement aux idées reçues en France et en Europe, les États-Unis constituent un lieu animé par de VRAIS débats intellectuels et politiques, où l'on discute du fond. Que ce soit dans l'édition ou même la dernière campagne électorale. En un sens, bien davantage qu'en France, même si, en théorie, le personnage de l'intellectuel a moins de prestige dans la société. Ce qui ne veut rien dire. Quels sont les deux livres qui ont le plus suscité de débats dans le monde depuis 15 ans ? Ceux de Fukuyama — sur la fin de l'Histoire — et

de Huntington sur « le choc des civilisations ». Deux thèses que je combats et conteste, mais qui ont le mérite de poser de vrais problèmes de fond. J'ai donc été ravi de constater que mon livre, à son tour, suscite une discussion. Car, si je me présente en tant que vieil ami de toujours des États-Unis, et même admirateur de la démocratie américaine, construite autour du *Bill of Rights*, je suis également sévère à certains égards.

— Et qu'est-ce qui aurait le plus choqué vos interlocuteurs américains ?

» Voir LÉVY en page 12

LÉVY

suite de la page 1

La dénonciation que je fais des prisons américaines, de Guantanamo bien sûr, mais aussi d'un système carcéral qui emprisonne deux millions de personnes et constitue un véritable traitement pénal de la question sociale. La dénonciation constante de cette folie furieuse qui consiste à vendre des armes de guerre à quelqu'un qui vous montre son permis de conduire. La dénonciation de la violence en général, qui reste l'un des démons de l'Amérique. Avec cette nuance : si je tente d'imaginer, une seule seconde, ce qui se passerait en France avec des armes en vente libre, je me dis que ce serait la guerre civile, que le pays exploserait. Il existe aux États-Unis un mystérieux contrepoids naturel qui les prémunit contre l'explosion totale, malgré cette violence, malgré ces millions d'armes en circulation. »

Le fin mot de l'histoire, dans cette France qui reste la patrie, à la fois de l'antiaméricanisme et de la fascination pour les États-Unis, c'est que Bernard-Henri

Lévy, pour faire court, se range clairement dans le camp des pro-Américains.

« Il y a bien entendu des visages affreux de l'Amérique, ou des aspects que je conteste. Il y a bien entendu ce puritanisme originel, qui mène entre autres à

l'affaire Monica Lewinsky : je plaide au contraire pour le droit

des dirigeants politiques à avoir une vie privée, à avoir le droit de mentir à propos de cette vie privée. Et cette prétention puritaine à la transparence absolue me semble tout à fait absurde. Mais ça ne suffit pas à condamner ce pays. Car, parallèlement, j'ai conclu de mes pérégrinations à travers les États-Unis qu'il n'y a pas, contrairement à ce qui s'écrit en France, de grand retour de l'ordre moral, de régression des droits fonda-

mentaux. On s'est beaucoup excité à propos de ce gouverneur du Dakota DU SUD et de cette interdiction de l'avortement. Je crois que tout ça, ce sont des batailles d'arrière-garde. Et que la grande révolution démocratique qui s'est mise en marche il y a

40 ou 50 ans sur le terrain des droits civiques ou de l'égalité raciale, a atteint un point de non-retour. Et que le mouvement est irréversible. »

Une idée qui libère

Dans ce long reportage — parfois étrange car généralement on n'entend rien de ce que disent les interlocuteurs de BHL — le lointain successeur de Tocqueville décrit des paysages ou des personnages, une prison pour vrais condamnés à perpétuité en Louisiane, des néo-conservateurs pas si sympas comme Bill Kristol ou Richard Perle. Les notes de voyage sont souvent nuancées, parfois inattendues, parfois convenues. Les États-Unis constituent un « pays d'un nouveau type, un continent plutôt, et qui est le seul à ne pas porter un vrai nom de pays » : il ne s'y installerait certainement pas à demeure. Mais ne cache pas tout le bien qu'il en pense.

« La France, dit-il, est encore malade d'un certain Charles Maurras, qui pensait que les habitants d'un pays ne pouvaient être solidaires que s'ils venaient de la même matrice nationale et raciale. Pour moi, les États-Unis constituent le premier grand pays où la solidarité nationale se fait par le haut, par un texte fondamental, celui de la Constitution et de la Déclaration des